

Fin de semestre

Sylvie Fortin

Numéro 74, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13763ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fortin, S. (1997). Fin de semestre. *Moebius*, (74), 29–38.

SYLVIE FORTIN

Fin de semestre

I

JUS DE POMMES FRAIS. Sur le chemin qui la ramène chez elle, une femme s'arrête pour se désaltérer. L'homme du kiosque lui lance un œil de porc frais. Il y a de ces coïncidences! Mais tout n'est-il pas, au fond, question de fraîcheur?

Un vent printanier entre par la fenêtre. Couchée sur son lit, le regard vers le plafond, elle s'amuse à essayer d'identifier les formes mouvantes qui envahissent l'écran géant de sa chambre dès que le soir tombe. Puis, contre toute attente, les phares puissants d'une automobile qui s'attarde quelque part y font apparaître, dans une explosion de lumière, des personnages grandeur nature, un peu comme ceux de la chapelle Sixtine, mais plus beaux. Ils volent, virevoltent, pleins de grâce et d'insouciance.

J'ai eu des papillons dans l'estomac la première fois que j'ai vu un colibri butiner sur une fleur. C'était une fleur de pommier. Cette vision, à laquelle s'ajoutait le bourdonnement des ailes de l'oiseau, dans le cadre du jardin, de la campagne, du cosmos, me donna le vertige.

Sans qu'elle en ait eu connaissance, un homme s'est immobilisé au-dessus d'elle de tout son long, en suspension. Il l'examine calmement. Il a un corps magnifique, d'une virilité sereine et sa nudité ne le préoccupe pas. Elle l'examine également et il sourit. Il étire le bras pour y reposer sa tête, mettant ainsi encore plus en évidence la musculature de son flanc et de son ventre. Le creux sombre et mystérieux de son aisselle

est extrêmement troublant. Il remarque cet émoi et s'agite sensiblement. Il perçoit l'écran entre lui et elle, s'inquiète tout à coup. Elle s'inquiète à son tour, veut le rassurer, se met debout sur le lit et tend la main.

Le pot est joli, tout rond comme un ballon. Le miel qui est dedans a une couleur de soleil. On peut lire sur l'étiquette: MIEL NON PASTEURISÉ. Pourquoi ne pas lui donner un cadeau? On n'attire pas les mouches avec du vinaigre!

Le visage de l'homme prend une expression émue et intense. Il se soulève sur son poignet et dans un mouvement étrange, inattendu, comme un cheval qui – piqué par une abeille – se cabre et bat l'air de ses pattes, il se rue sur l'invisible mur, culbutant d'un coup, de tout le haut de son corps, dans l'autre dimension. Une fois le choc résorbé, assumé, la tête pendante et s'accrochant d'une main au rebord de l'écran qu'il vient de transpercer, il offre son bras libre. Elle enroule le sien autour comme une liane, sans hésiter.

Adam et Ève dans un pépin de pomme. Au Musée de la civilisation à Québec, ce n'est qu'avec une loupe qu'on peut découvrir cette sculpture infinitésimale de la miniaturiste lyonnaise Pascale Casarosa: un serpent, lové autour de l'arbre de l'éden, observe les créatures divines.

Puis il la soulève. Facilement, car elle est légère. Maintenant qu'elle se suspend à son cou, il saisit sa taille et l'attire à lui tout en se redressant pour réintégrer son univers. Elle s'agrippe à son tronc de ses jambes longues et fines. Il bascule sur le dos et elle se retrouve sur lui, dans son monde. Elle sourit. Lui pas, mais elle sait qu'il est content. Elle devine le grain de sa voix à sa respiration, sent le frémissement de son épiderme, l'élasticité de son muscle et elle comprend que cela lui convient, que cela lui suffit.

— Mais qu'as-tu donc fait, malheureuse?

— Je te l'ai déjà dit. Je suis allée au cinéma.

— Menteuse! Quel film as-tu vu?

— *The Silence of the Lambs.*

— Je ne te crois pas! Raconte-moi l'histoire.

— C'est l'histoire d'un dangereux psychopathe qui enfonce dans la gorge de ses victimes une chrysalide. Une jeune recrue du FBI, qui s'appelle Clarice, est sur sa piste. Voilà!

— Qu'as-tu fait ensuite?

— Je suis rentrée à la maison et je me suis couchée.

— Tu te crois fine mouche, hein?

— Bon, c'est assez maintenant. Viens.

Elle lui avait offert un poème comme on offre de la gelée de pommes au miel.

II

Je serais bien incapable de vous raconter des histoires... avec un début, une intrigue, des personnages – attendrissants. Cela exige de l'autorité et j'ai tendance à me laisser porter par le courant, comme une sirène. Non, je ne suis pas un auteur. Je suis, en fait, toute de langueur, de passivité, d'absences. Les histoires s'inventent par elles-mêmes sous mes yeux et je garde mes distances. Je suis une lectrice anonyme, un spectateur tranquille.

Dans les toilettes d'un cinéma montréalais, un graffiti est griffonné au crayon feutre: **Si la réalité dépasse parfois la fiction, la fiction ne dépasse jamais la réalité.**

Une professeure de littérature, qui portait des sandales Birkenstock, conseillait à ses collègues distingués de laisser plus de latitude à leurs étudiants s'ils espéraient que ces derniers leur fassent de belles surprises. Dans un effort pour concilier théorie et pratique, elle permit un jour à ses propres élèves de se pencher sur une œuvre entièrement de leur choix. Elle ne regretta pas son geste. Une seule déception: une brebis égarée lui soumit une lecture du *Nécrophile* de Gabrielle Wittkop!

Ce qui me plaît assez, je l'avoue, c'est lire sur les lèvres des gens en me faisant accroire que je suis sourde. «Pourquoi n'avez-vous pas fait ce que je demandais?»

Je vois bien qu'il est furieux. Il articule encore quelque chose, mais je suis absorbée par les plaques blanches qui se multiplient sur son visage convulsé et qui en disent long sur l'état de contrariété dans lequel il se trouve. Je n'avais jamais remarqué qu'il avait les yeux verts...

Une femme a noté dans son journal (ou ailleurs) que celui qu'elle attendait n'est pas venu; qu'il est probablement retenu par son travail (ou autre chose); que le repas est froid.

L'existence de Lucien se déroule en noir et blanc, aux limites de ce qu'il ne pourra jamais concilier, chaleur et froidure, solitude et don de soi, vie et mort. Dans l'urgence du temps qui s'écoule, cet homme, toujours habillé de noir, que le prénom prédestinait pourtant à la lumière, ne vibre que la nuit, dans les cimetières, dans les endroits imprégnés par la mort, blanche et pure, ou entre les murs d'un appartement, d'une chambre d'hôtel mal éclairés, qu'il ne chauffe pas afin de garder, aussi longtemps que possible, les cadavres dont il s'éprend. Car Lucien ne réussit à colorer son univers qu'au contact des lèvres violacées, des ventres bleutés, ne parvient à rafraîchir sa chair brûlante qu'en s'épanchant dans les orifices glacés de ses pâles amant(e)s. Mais les corps verdissent, habités, et la séparation – invariablement – s'impose, jusqu'au jour où le lucifuge tombera «dans la mort comme Narcisse en son image¹», épris d'un couple de jeunes jumeaux suédois.

J'entends jouer des enfants dans la rue malgré l'heure tardive. C'est le printemps. J'ai toujours l'impression que c'est à cette saison que les enfants vieillissent d'un an. Je prends un livre et m'étends sur le divan.

Je m'interroge sincèrement: cette scène dans Le Semestre de Gérard Bessette – où un professeur d'université, d'âge mûr et récemment divorcé, sent sa verge se gonfler lors d'une conversation avec une petite étudiante – m'a-t-elle impressionnée? Le regard concupiscent que me jette furtivement l'autre (l'autre professeur, le vrai, celui qui n'est pas divorcé et qui nous lit justement ce passage du Semestre) me fait perdre l'intérêt pour la chose. Je veux dire pour la question.

Il enchaîne, nerveux: «La Beauté est Beauté, au-delà de toute considération morale. Comme le disait si bien Dantin, un tableau représentant une jolie femme perd-il de sa valeur si on apprend que le modèle n'est pas l'épouse du peintre, mais sa maîtresse?»

Je pense à La bonne et son maître de Coover.

— Pourquoi n'avez-vous pas fait ce que je demandais, répète-t-il furieux. Qu'est-ce que vous croyez? Que vous êtes à ce point fine mouche que vous n'avez pas besoin de faire le travail que je demande?

— Mais monsieur, mon travail répond aux critères que vous...

— Je m'attendais à ce que vous l'élaboriez dans une perspective historique. HISTÉ hic! HISTO hic! HISTORIQUE, m'entendez-vous?

— Mais monsieur, dans votre dernier ouvrage: *À quand, ici, une critique postmoderne?...*

— Vous n'y êtes pas du tout ma p'tite dame. Recommencez-moi ce travail avant le mois de mai sinon je vous colle un échec!

— Mais monsieur, je serais bien incapable de vous raconter des histoires...

Do... do... l'enfant do... l'enfant dormira bientôt...

III

Leurs yeux tombent de sommeil, roulent dans la lumière violette des néons, s'égarer dans les fumées de toutes sortes. Elles ont à peine seize ans, peut-être dix-sept. Enfants illégitimes du French Kiss (coin Crescent et de Maisonneuve), échouées sur la pointe insulaire du bar en forme de demi-lune qui occupe le centre de l'établissement, elles sont les anges intersidéraux que l'être suprême a sélectionnés pour un rôle dont elles ignorent encore tous les enjeux. Malgré les paroles qu'elles échangent entre elles, les sourires qu'elles distribuent à la ronde, elles sont comme indifférentes... à tout, à rien, aux hommes qui frôlent les

murs et qui se glissent dans leur dos sans toutefois les approcher vraiment. Le rayon pâle d'un stroboscope dérégulé, que réverbèrent les miroirs glacés du plafond, fait parfois apparaître sur une cloison une reproduction à grande échelle d'une œuvre de Monet, *Les Nymphéas*.

Nymphéa (définition du Petit Robert): *n. m.* (1538; *lat. sav., d'o. gr. Nymphoea*). *Nom scientifique du nénuphar blanc, appelé aussi lune d'eau. Les Nymphéas, de Cl. Monet.*

Un peu à distance des jeunes femmes, dans la courbe rebondie du croissant lunaire, un petit fonctionnaire (ou un col bleu; ou un petit intellectuel. Quelle différence? Ici, on ne sert que des «bloody marys» et, pour les filles, des citrons pressés), juché sur son tabouret, s'accroche à on ne sait quoi avec ses bras tendus et ses doigts crispés sur le comptoir en plexiglass d'un blanc laiteux.

Une femme a noté quelque part que celui qu'elle attendait n'est pas venu; qu'il est probablement retenu par son travail (ou autre chose); que le repas est froid.

L'homme s'est tout simplement oublié là, dans cette position! Mais alors qu'on ne pensait pratiquement plus à lui, il se redresse tout à coup et pivote abruptement dans la direction des nymphettes. Puis, dans un mouvement étrange, inattendu, comme un chien qui vient de tomber dans un nid de guêpes, il s'actionne d'avant en arrière sur son siège, le bassin secoué d'un spasme, haletant et hoquetant à la manière d'un chiot qui cherche sa mère. Les angéliques créatures s'approchent de lui, les unes après les autres, toutes de grâce et d'insouciance, essayant de comprendre du mieux qu'elles peuvent ce qui ferait plaisir au monsieur, mais aucune ne semble répondre à ses attentes. Le manège du toutou se déroule, curieusement, en dehors d'elles.

J'ai toujours l'impression que c'est au printemps que les enfants grandissent d'un an.

La scène est à la limite de l'attendrissement (vraiment), mais comme si quelque chose leur chatouillait irrésistiblement les omoplates, les gamines éclatent sou-

dain d'un grand rire limpide qui submerge la musique tonitruante du French Kiss.

IV

Dans les temps anciens, le poète grec Hésiode expliquait l'origine du monde et l'avènement des dieux de l'Olympe comme suit: il y a, au commencement, Chaos (Béance) et Gaïa (Terre). Chaos se dédouble et enfante des entités qui se regroupent sous le signe du clair et de l'obscur et qui représentent, selon certains mythologues, les aspects négatifs de l'univers. Quant à Gaïa, symbole de stabilité, elle met au monde Ouranos (Ciel), avec qui elle s'unira par la suite et concevra d'autres enfants. Mais ces derniers ne peuvent voir le jour, car Ouranos est constamment vautré sur elle. Afin de permettre à la lignée de se perpétuer, Cronos émasculera son père d'un coup de serpe.

C'est la semaine de la prévention routière. Sur l'autoroute qui relie Québec à Montréal, une énorme affiche publicitaire rappelle au voyageur distrait d'attacher sa ceinture: SI LA VIE VOUS INTÉRESSE!

*Ma main sur Gaïa aux larges flancs
fait jaillir des torrents*

*Jamais corps n'aura été témoin
d'aussi impudique épanchement
d'aussi naïve réjouissance*

*Ta terre, Gaïa, appelle ma semence
et je te découvre, infiniment
étranger à lui-même déjouant le destin*

*Peu m'importe Gaïa
que tu sois tombeau, que tu sois matrice
je suis fœtus et cadavre à la fois*

*Mers noires, profondes; déserts froids
ma tête, au monde entre tes cuisses
je veux venir à Gaïa*

*Dieux! blancheurs et étouffements
à peine né, je meurs éperdument*

Il paraît que les tablettes des premiers scribes étaient en cire d'abeille. Comme quoi tout n'est pas coulé dans le ciment!

Mais quel est donc ce bourdonnement dans sa tête? Ce chatouillement entre ses omoplates? Ce goût de l'air et de la légèreté?

Béjart, un des pères de la danse moderne, disait dans son entrevue à l'époque où il travaillait avec cette danseuse russe dont j'ai malheureusement oublié le nom: «Il y a dans la maigreur une indécence qui la rend charmante.»

«Je suis une fille maigre
Et j'ai de beaux os»

*(Ceci est le début d'un merveilleux poème d'Anne Hébert tiré du recueil *Le tombeau des rois et qui s'intitule «La fille maigre».*)*

Dans *The Silence of the Lambs*, le tueur en série Buffalo Bill veut changer de peau. Il s'attaque à des filles un peu rondes qu'il dépouille de leur cuir pour s'en confectionner une nouvelle. Il s'enroule dedans. Quant à Annibal Lecter, le psychanalyste cannibale enfermé dans les bas-fonds d'un établissement fédéral à haute sécurité, c'est la lourdeur intellectuelle et émotive de ses congénères qui déclenche sa voracité meurtrière. À la condition que Clarice accepte de se confier à lui et de se délivrer du poids d'un traumatisme d'enfance relié au hurlement d'agneaux qu'on égorge, il mettra la jeune femme sur la piste du prédateur en cavale, l'amenant ainsi à faire face à son angoisse. Mais tandis que la courageuse investigatrice réussit à neutraliser le dangereux psychopathe, Lecter, lui, parvient à s'évader de sa prison. À nouveau libre de ses gestes fous, l'inquiétant mentor fera-t-il du mal à sa protégée? Pour Clarice, la question ne se pose même pas: Lecter ne lui manquera jamais de «courtoisie».

— *Mais qu'as-tu donc fait, malheureuse?*

— *Je te l'ai dit. Je suis allée au cinéma.*
— *Menteuse!*

V

Des dizaines d'yeux sont rivés sur elle; se collent à son visage, son cou, ses bras, et ses jambes; s'agrippent comme des moules aux mailles microscopiques du long voile diaphane qui roule autour de sa poitrine et de ses hanches. Tout ce poids sur elle! Cet énorme poids... Alors, dans un mouvement étrange, inattendu, comme une biche suffoquant dans un nuage de moustiques, elle se secoue avec force et les yeux tombent avec un petit bruit sec, les uns après les autres, sur l'asphalte.

Sur un boulevard de la cité, une affiche publicitaire interpelle le promeneur intrépide: SI LA VIE VOUS INTÉRESSE!

Et avant que les prunelles ne se retournent et se refixent sur elle, la voilà qui saute sur ses pointes et s'échappe, telle une libellule sur la queue, de la place où la bande de gobe-mouches est attroupée. Dans un impétueux déboulé, elle s'engage sur la première avenue qui se présente pour se retrouver, après quelques entrechats, un peu baroques, en face d'un parc magnifique, à perte de vue. Émue, elle s'arrête pour contempler le spectacle. Puis, comme aspirée par la beauté d'une toile de maître, elle enlève ses chaussons et pénètre à l'intérieur du paysage.

J'ai eu des papillons dans l'estomac la première fois que j'ai vu un colibri butiner sur une fleur. Cette vision, à laquelle s'ajoutait le bourdonnement des ailes de l'oiseau, dans le cadre du jardin, de la ville, du cosmos, me donna le vertige.

Son exploration du paradis terrestre s'est sans doute prolongée parce que le jour a décliné, sans qu'elle en ait eu connaissance. Elle prend conscience de sa soif et, pareille à un grand insecte filiforme qui se désaltère à une goutte de pluie, elle s'étend de tout son long sur le sol tiède, penche sa tête au-dessus d'un étang. Elle doit s'abreuver longtemps, car lorsqu'elle

se relève à moitié en rouvrant les yeux, elle perd l'équilibre devant l'immensité du firmament étoilé qui se réfléchit dans la mare. Elle manque de tomber dedans.

Mais quel est donc ce chatouillement entre ses omoplates? Ce goût de l'air et de la légèreté?

Est-ce le mystère de la nuit qui donne peu à peu au décor une dimension aussi extraordinaire? Ce caillou qui se change en falaise, ces brins d'herbe qui deviennent forêt vierge! Le nénuphar blanc qui glissait tout à l'heure avec innocence sur l'eau noire s'approche et aborde maintenant la rive avec une allure d'imposant vaisseau spatial. Puis, comme si la minuscule créature sur la berge attendait ce singulier navire depuis toujours, elle pose sans hésiter, avec une infinie délicatesse, sa longue patte de mouche sur la surface moelleuse de la fleur lunaire.

Dans la fraîcheur nocturne, un véhicule céleste repart avec, à son bord, une superbe mante religieuse, drapée d'un linceul immaculé et offerte dans la lumière de l'astre des ténèbres.

¹ Gabrielle Wittkop, *Le nécrophile*, Paris, Éditions Régine Desforges, 1990, p. 63.